

Présentation

Volume 13, numéro 1, avril 1981

Écologie sociale et mouvement écologiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001576ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001576ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1981). Présentation. *Sociologie et sociétés*, 13(1), 4–12.

<https://doi.org/10.7202/001576ar>

Présentation

Depuis une dizaine d'années, la sociologie tente, pour la seconde fois, de se rapprocher de l'écologie. Certains sociologues remettent à nouveau de l'avant l'idée que le milieu biophysique exerce une influence considérable sur le changement social. D'autres, plus nombreux, insistent sur l'importance cruciale des agents et des facteurs sociaux dans les processus de transformations environnementales et sur la nécessité de réintégrer le monde humain dans l'histoire de la nature. La sociologie de l'environnement évolue maintenant en étroite affinité avec la nouvelle sociologie des mouvements sociaux, tout comme l'écologie humaine classique de l'entre-deux-guerres s'était développée en symbiose avec la sociologie urbaine et avait abouti à un champ nouveau auquel on donna le nom d'écologie urbaine.

Le présent numéro reflète ces nouvelles préoccupations des sociologues qui s'intéressent aux questions environnementales. Il y est question d'abord d'écologie sociale, ce domaine de l'écologie qui s'occupe surtout des déterminants sociaux de la crise écologique et des solutions sociales qui peuvent y être apportées. Mais la plupart des dix articles inédits que nous publions ici portent plutôt sur divers aspects du mouvement écologique. L'ancienne préoccupation concernant la suprématie relative des facteurs écologiques sur les facteurs sociaux se trouve ainsi reléguée au second plan.

Déjà, les penseurs de la Grèce antique parlaient de l'influence de la nature, théâtre des dieux, puis lieu de la raison, sur les humains. Mais, certains d'entre eux avaient aussi noté l'action, parfois bénéfique, mais souvent néfaste, des hommes sur leur milieu physique. Bien avant les recherches des écologistes de l'école de Chicago, des précurseurs importants de la sociologie, comme Vico, Ibn Khaldun, Montesquieu, Malthus, Morgan, Marx, Darwin, LePlay, Geddes et, au début du xx^e siècle, Durkheim et Halbwachs eux-mêmes, avec leur intérêt pour la morphologie sociale et l'étude du phénomène social total, avaient jeté les bases d'une science sociale qui tenait compte de l'environnement naturel sans toutefois sombrer dans le déterminisme absolu des facteurs matériels.

Ce sont les sociologues de l'Université de Chicago — Park, Burgess, McKenzie et Wirth entre autres — qui introduisirent vraiment la perspective écologique en sociologie par leurs travaux sur la répartition spatiale de divers phénomènes sociaux et culturels. Le recours aux concepts de communauté biotique, d'habitat, d'aire naturelle et de zone concentrique, et aux processus de compétition pour l'espace, de succession, de dominance et de coopération, permit à ces sociologues d'aller au-delà d'une simple transposition, sur un registre social, des idées de Darwin et de Haeckel. En utilisant l'environnement biophysique, avec la lutte pour la vie qui s'y déroule, comme un modèle de ce qui se passe dans la société, ils proposaient implicitement une façon non réductionniste de concevoir le rapport entre la société et son substrat matériel, mais ils devenaient aussi des apologistes et des idéologues du capitalisme de leur époque.

Secouée par les sérieuses critiques de l'approche socio-culturelle qui apparurent durant les années trente et quarante, cette écologie humaine classique fut modifiée et réaffirmée à la fois à travers les positions néo-orthodoxes de Quinn et de Hawley, qui publièrent tous les deux un livre intitulé *Human Ecology* en 1950. Durant les années cinquante et au début des années soixante, les débats de cette écologie humaine traditionnelle (classique, socio-culturelle et néo-orthodoxe) continuèrent dans cette branche de la sociologie urbaine que les manuels de sociologie appellent encore l'écologie urbaine, mais on a nettement l'impression que celle-ci, même dans les raffinements les plus sophistiqués de l'écologie factorielle, tourne un peu en rond et se perd de plus en plus dans la quantophrénie et l'insignifiance.

En Amérique du Nord, la réapparition d'une perspective écologique chez les sociologues est venue, non pas de l'intérieur de la sociologie, où Hauser, Duncan, Schnore et Cottrell avaient quand même maintenu une analyse intéressante des liens entre la société et le milieu biophysique, en opposition au sociocentrisme dominant, mais de l'impact de la crise de l'environnement telle qu'elle fut perçue dans ses débuts par des spécialistes des sciences de la vie comme Paul Sears, Frank Fraser Darling, Aldo Leopold, SPR Charter, Rachel Carson, Frank Egler, Barry Commoner, René Dubos, les Odum, Shepard et McKinley, et Pierre Dansereau. La préoccupation des problèmes graves qui commençaient à menacer l'écosphère au milieu des années soixante poussa des jeunes sociologues vers la nouvelle écologie humaine élaborée par les biologistes, et amena rapidement un nouvel essor de la perspective écologique en sociologie. La sociologie de l'environnement, apparue d'abord aux États-Unis

comme section dans la Société de sociologie rurale, puis dans la Société pour l'étude scientifique des problèmes sociaux, devint après quelques années une section de l'Association américaine de sociologie. Les sociologues s'intéressèrent d'abord aux manifestations multiformes de la crise écologique : la pollution de l'air, de l'eau et des sols, le problème des ressources naturelles, l'accroissement de la population, les questions de l'énergie et de l'alimentation. Ils s'intéressèrent aussi à l'analyse des facteurs principaux qui contribuent à cette crise, et surtout à l'étude des acteurs associés d'une façon ou d'une autre à l'existence de cette crise.

Certains disciples étatsuniens du sociologue O.D. Duncan, tels R. Dunlap et W. Catton Jr., proposent un nouveau paradigme écologique basé sur un déterminisme biophysique (la population, l'environnement matériel et la technologie étant des facteurs lourds dans leur relation avec l'organisation socio-culturelle), pour remplacer ce qu'ils appellent le paradigme de « l'exceptionnalisme et de l'exemptionnalisme humains ». Le néo-malthusianisme à la Ehrlich ou du genre Club de Rome fait aussi des adeptes, mais certains auteurs, tels Anderson, Ridgeway, Schnaiberg et Weisberg concentrent plutôt leur attention sur le fait que c'est le système socioéconomique de production basé sur la logique de la croissance, du profit et de l'optimisme technologique (l'anarchiste Murray Bookchin dira que c'est le système hiérarchique de domination), qui est responsable des problèmes écologiques actuels. Ces sociologues de l'environnement, et bien d'autres encore, comme Albrecht, Burch, Buttel, Etzkowitz, Freudenburg, Gale, Morrison, Michelson, et Nelkin, préfèrent accorder beaucoup plus d'importance à l'étude du mouvement écologique que ne l'avaient fait les écologistes humains, à tel point qu'on peut dire que la sociologie de l'environnement aux États-Unis est d'abord et avant tout une sociologie du mouvement écologique.

En Europe, et spécialement en France, l'intérêt des sciences sociales pour l'écologie et l'environnement a suivi récemment un cheminement qui n'est pas très différent de celui qu'on a pu remarquer durant la même période aux États-Unis. Par exemple, les écrits de Jean-Pierre Charbonneau, de Jean Dorst, de Pierre George, de Pierre Aguesse insistent sur les diverses manifestations de la crise écologique selon une perspective que l'on pourrait appeler d'écologie sociale, perspective qui se rapproche beaucoup de la sociologie de l'environnement ou de ce qu'en Amérique du Nord on appelle toujours l'écologie humaine. D'autres penseurs sociaux plus politisés, tels Michel Bosquet-André Gorz, René Dumont, Brice Lalonde, Edgar Morin, Serge Moscovici, Pierre Samuel, Dominique Simonnet et Alain Touraine, invitent à briser la dichotomie artificielle entre l'homme et la nature et à développer une écologie plus proprement politique. Cette écologie politique, certains auteurs étatsuniens plus politisés préfèrent lui donner le nom d'écologie radicale ou même — c'est le cas de Bookchin — d'écologie sociale.

Pour l'écologie sociale et l'écologie politique française, comme pour la sociologie de l'environnement et l'écologie radicale américaine, le mouvement écologique, spécialement le mouvement écologique antinucléaire, joue un rôle central comme acteur dans les changements environnementaux et même dans les changements politiques et sociaux. Il constitue par conséquent un objet pri-

vilégié d'analyse. C'est pour cette raison que nous avons choisi de faire porter plusieurs des textes de ce numéro spécial sur divers aspects du mouvement écologique et du mouvement antinucléaire. Le choix des thèmes abordés ici témoigne ainsi de notre volonté de contribuer à un débat qui est devenu l'un de plus urgents pour l'avenir de l'humanité. Notre dossier est loin d'être exhaustif, mais il nous semble constituer un échantillon assez représentatif des nouvelles orientations de l'écologie sociale et de la sociologie des mouvements écologiques.

L'article de Denis Allard traite d'écologie sociale dans une perspective globale. À partir des contributions de sociologues et de biologistes, il souligne que l'étude systématique des rapports entre l'évolution biologique et l'évolution sociale permettrait de mieux cerner et même d'élargir les débats écologiques.

La contribution de René Parenteau constitue aussi une réflexion d'ordre général. Elle porte d'abord sur les relations entre l'écologie naturelle, l'écologie humaine et l'écologisme, d'une part, et l'écologie, la biologie, la physique et l'économie, d'autre part. L'auteur conclut que puisque l'écologie met l'accent sur le contrôle conscient de la relation entre le vivant et le milieu, elle doit définir le caractère unique des processus d'intervention de l'homme sur son milieu, pour lui permettre d'évaluer les techniques alternatives qui s'offrent à son choix dans l'élaboration des programmes et des plans d'action.

Reveret, Peltier et Boudier, dans le troisième essai, abordent la question de la transformation de l'agriculture, au moyen de l'approche paradigmatique de Kuhn. Après avoir examiné l'agriculture conventionnelle, cette pratique scientifique en crise en voie d'être remplacée par l'agriculture écologique, ils analysent le cas du Québec et tentent de prévoir les modalités de cette transformation. Ils concluent que cette révolution agricole aura probablement lieu sans que la structure de la société ne soit affectée de façon fondamentale.

Henry Ezzkowitz entreprend lui aussi une critique du déterminisme technologique, dans une analyse des problèmes touchant les politiques énergétiques et l'environnement aux États-Unis. Les mouvements de consommateurs, les environnementalistes et les militants antinucléaires ont rejeté à juste titre les technologies dures, mais l'alternative technologique douce, que ces mouvements et leurs porte-paroles comme Lovins et Schumacher mettent de l'avant, laisse souvent entendre que c'est uniquement en adoucissant la technologie qu'on changera la société. Ezzkowitz montre que si ce n'est pas la technologie qui est déterminante, alors il peut être préférable dans certains cas de viser à une technologie moyenne, c'est-à-dire à une technologie sophistiquée allant aux limites des frontières scientifiques et techniques. Cette technologie moyenne permettrait une plus grande diversité dans l'organisation sociale, qui n'est jamais un simple reflet ou une conséquence directe de la technologie ou de la base matérielle de la société.

L'article suivant sur les associations écologiques québécoises, à l'encontre de ceux qui voient la spécificité de ce mouvement dans un hypothétique retard qui serait explicable par le peu d'intérêt des Québécois pour l'environnement, tente de montrer que le mouvement écologique québécois, compte tenu des

problèmes particuliers auxquels il a eu à faire face, s'est développé normalement, en même temps, et d'une façon assez semblable à celle des mouvements équivalents ailleurs. Le but principal de cet article est de décrire l'évolution et la diversité des associations écologiques québécoises, bien plus que de hasarder une analyse explicative ou interprétative du phénomène, car il semble bien que c'est par là qu'une sociologie du mouvement écologique québécois doit commencer pour éviter de faire fausse route. Ce n'est que lorsque l'on dispose de données factuelles suffisantes et sûres que l'on devrait se permettre de passer au stade de l'explication et de l'interprétation et *a fortiori* au stade des prévisions.

Suite à un cheminement intellectuel complexe qui l'a conduit à accepter puis à rejeter successivement le structuralisme, le marxisme, et la vision contre-culturelle des choses, et à la lumière d'une pratique qui s'est exprimée dans l'action politique des groupes de base et dans le travail dans les comités de citoyens, les écoles libres, les garderies et les communes urbaines, Luc Racine entreprend, dans son essai sur la crise écologique et la symbolique de l'apocalypse, une critique du rationalisme des technocrates réformistes, des marxistes dogmatiques, des néo-anarchistes, des autogestionnaires et des contre-culturels. Selon lui, ceux-ci n'apportent aucune réponse à la crise écologique dans laquelle nous nous enfonçons sans rémission, pour la bonne raison que cette crise est inéluctable et tout à fait insoluble. Il n'y a donc rien à faire, selon lui, puisque tout se déroule indépendamment de nous. En conclusion, il transpose sa critique pessimiste et nihiliste dans le langage de la mystique apocalyptique et gnostique. La position de Racine, qui ne voit plus aucune issue pour la liberté de l'homme dans l'histoire face à cette crise écologique, n'est pas courante parmi les écologistes sociaux et les sociologues de l'environnement. Elle comporte même certains aspects contradictoires puisqu'elle allie le déterminisme naturaliste le plus complet à l'idéalisme religieux le plus ésotérique. Elle n'en pose pas moins un ensemble de questions intéressantes, qui risquent de surgir de plus en plus si les efforts actuels pour résorber la crise écologique s'avèrent insuffisants.

Les positions de Touraine sur le mouvement antinucléaire sont de plus en plus acceptées par ceux qui pensent que la société peut effectivement agir sur elle-même et sur ses rapports avec son environnement. Dans un texte qui poursuit le travail amorcé dans *la Prophétie antinucléaire*, Touraine montre que l'action antinucléaire n'est pas encore un mouvement social au sens strict, c'est-à-dire une action sociale organisée contre le pouvoir de ses adversaires technocratiques qui tentent d'obtenir le contrôle de l'historicité, mais qu'elle est quand même porteuse d'un tel mouvement. En somme, elle est, comme la lutte des femmes, une amorce importante d'une transformation en profondeur du champ politique. Pour Touraine, la lutte écologique antinucléaire pourrait bien être le combat précurseur par excellence d'un mouvement social plus vaste contre la technocratie d'information et de décision qui programme les besoins de la population qu'elle domine.

Dans la même ligne de pensée, Ronald Babin, qui s'inspire de l'approche de Touraine, étudie la nature et l'évolution du mouvement antinucléaire canadien. Il montre que ce mouvement n'est pas un simple mouvement de pression

politique, mais qu'il porte en lui des éléments lui permettant de devenir un mouvement social au sens tourainien du terme. Il fait ressortir que les trois composantes de la lutte antinucléaire canadienne, c'est-à-dire la critique écologiste, la critique scientifique et la critique des groupes de citoyens, cherchent à aller au-delà de la logique des pressions institutionnelles et à opérer, par une critique et une mise en cause du système de décision, une intégration autour d'objectifs politiques et une transformation de la contestation culturelle en un mouvement ayant une capacité d'action sociopolitique.

Une des conditions pour l'émergence d'un nouveau mouvement social qui puisse s'opposer efficacement aux technocrates de la société programmée qui s'en vient, c'est qu'il y ait une certaine convergence entre le mouvement écologique d'une part, et les autres mouvements sociaux d'autre part. Nous avons choisi, pour clore ce numéro, deux textes qui posent cette question de la complémentarité des mouvements sociaux. Les lecteurs qui s'intéressent à ce genre d'analyses concrètes plutôt qu'aux questions théoriques auraient intérêt à commencer la lecture du présent numéro par ces articles et à remonter à reculons dans leur lecture vers les articles du début qui sont plus difficiles d'accès.

Dorothy Nelkin, sociologue spécialiste des questions de l'impact social et politique des débats scientifiques et techniques, coauteur avec Michael Pollack d'un livre sur le débat nucléaire en France et en Allemagne, étudie ici la façon dont la question nucléaire a été abordée dans le mouvement des femmes aux États-Unis. Elle analyse les thèmes antinucléaires qu'on rencontre dans les écrits des féministes, montrant la politicisation croissante de leur opposition, et la nature de croisade morale de leur refus de l'énergie nucléaire.

Le dernier essai a été écrit par Robert Paelhke, l'un des fondateurs de la revue écologique canadienne-anglaise *Alternatives*. Celui-ci s'intéresse depuis quelques années à la convergence possible entre mouvement ouvrier, mouvement communautaire urbain, et mouvement écologique. Dans le présent article, il décrit et analyse les relations qui se sont établies entre le mouvement ouvrier organisé et le mouvement environnementaliste en Amérique du Nord anglophone. Sa contribution, comme celle de Nelkin, illustre bien ce que nous disions au début, c'est-à-dire l'ouverture de la sociologie de l'environnement dans la direction de la sociologie des mouvements sociaux.

Dans ce numéro, nous avons essayé de couvrir un certain nombre de questions et de débats concernant l'écologie sociale et les mouvements écologiques. Nous espérons que les dix essais réunis ici contribueront à accélérer l'édification de ce nouveau champ d'analyse qu'est la sociologie de l'environnement. Cette nouvelle branche de la sociologie, qui est en train de se développer un peu partout dans le monde, se partage entre l'analyse du mouvement écologique, et spécialement du mouvement antinucléaire d'une part, et un débordement interdisciplinaire dans un nouveau paradigme sociologique qui tient beaucoup compte des fondements biophysiques de la société, sans cependant leur accorder un rôle complètement déterminant. Dans le premier cas, elle analyse les nouvelles luttes sociales pour la protection de l'environnement biophysique, dans le second, elle met en question l'anthropocentrisme et le culturalisme exagéré des sciences humaines. Dans les deux cas, elle participe au renouvellement de la

pensée écologique qui, depuis le début des années soixante, sous l'impact de la détérioration du milieu et de la crise des ressources naturelles, met en rapport les problèmes de l'environnement et les transformations sociopolitiques. C'est une étude de quelques aspects de cette nouvelle écologie sociale et une analyse des idéologies et des pratiques de quelques mouvements écologiques que nous proposons dans ce numéro de la revue *Sociologie et sociétés*.

BIBLIOGRAPHIE

- AGUESSE, Pierre, *Clefs pour l'écologie*, Paris, Seghers, 1971.
- ALBRECHT, Stan L., «Legacy of the Environmental Movement», *Environment and Behavior*, 8, 1976, pp. 147-168.
- ALIHAN, Milla A., *Social Ecology, A Critical Analysis*, New York, Cooper Square Publishers, 1964.
- ANDERSON, Charles H., *The Sociology of Survival*, Homewood (Ill.), The Dorsey Press, 1976.
- BOOKCHIN, Murray, *Pour une société écologique*, Paris, Christian Bourgeois, 1976.
- BUTTEL, Frederick H., «Social Science and the Environment: Competing Theories», *Social Science Quarterly*, 57, 1976.
- CARSON, Rachel, *Printemps silencieux*, Paris, Plon, 1963.
- CASTORIADIS, Cornélius, Daniel Cohn-Bendit et le public de Louvain-la-Neuve, *De l'écologie à l'autonomie*, Paris, Seuil, 1981.
- CHARBONNEAU, J.-P. et al., *Encyclopédie de l'écologie*, Paris, Larousse, 1977.
- CHARTER, S.P.R., *Man on Earth: A Preliminary Evaluation of the Ecology of Man*, New York, Grove Press Inc., 1970.
- COMMONER, Barry, *Science and Survival*, New York, The Viking Press, 1966.
- COMMONER, Barry, *Quelle terre laisserons-nous à nos enfants?*, Paris, Seuil, 1969.
- COMMONER, Barry, *l'Encerclement, problèmes de survie en milieu terrestre*, Paris, Seuil, 1972.
- COTTRELL, Fred, *Energy and Society*, New York, McGraw Hill, 1955.
- DANSEREAU, Pierre, *Biogeography, An Ecological Perspective*, New York, Ronald Press Co., 1957.
- DANSEREAU, Pierre, *la Terre des hommes et le paysage intérieur*, Montréal, Leméac, 1973.
- DOGGAN, M. and Stein ROKKAN (édit.), *Quantitative Ecological Analysis in the Social Sciences*, Cambridge, Mass., 1969.
- DORST, Jean, *la Nature dénaturée*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1965.
- DORST, Jean, *Avant que nature meure*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1978.
- DUBOS, René, *les Dieux de l'écologie*, Paris, Fayard, 1973.
- DUBOS, René, *l'Homme et l'adaptation au milieu*, Paris, Payot, 1973.
- DUBOS, René, *Choisir d'être humain*, Paris, Denoël, 1974.
- DUMONT, René, *l'Utopie ou la mort*, Paris, Seuil, 1973.
- DUMONT, René, *la Croissance... de la famine! Une agriculture repensée*, Paris, Seuil, 1975.
- DUMONT, René, *Seule une écologie socialiste...*, Paris, Robert Laffont, 1977.
- DUNCAN, Otis Dudley, «Human Ecology and Population Studies», dans Philip M. Hauser et O.D. Duncan, *The Study of Population*, Chicago, The University of Chicago Press, 1959, pp. 678-716.
- DUNCAN, Otis Dudley, «Social Organization and the Ecosystem», dans Robert E.L. Faris, (édit.), *Handbook and Modern Sociology*, Chicago, Rand McNally, 1964, pp. 36-83.

- DUNCAN, Otis Dudley, « From Social System to Ecosystem », dans Michael Micklin (édit.), *Population, Environment and Social Organization*, Hinsdale (Ill.), The Dryden Press, 1973, pp. 107-117.
- EHRlich, Paul et Anne H., *Population, Resources, Environment : Issues in Human Ecology*, New York, W.H. Freeman, 1970.
- EHRlich, Paul et Anne, *la Surpopulation*, Paris, Payot, 1972.
- EHRlich, Paul, *la Bombe P.*, Paris, « J'ai lu », 1972.
- FRASER-DARLING, F. et John P. MILTON (édit.), *Future Environments of North America*, New York, The Natural History Press, 1966.
- FRASER-DARLING, F., *l'Abondance dévastatrice*, Paris, Fayard, 1971.
- GEORGE, Pierre, *l'Environnement*, Paris, P.U.F., « Que sais-je ? », 1971.
- GORZ, André-Michel BOSQUET, *Écologie et politique*, Paris, Seuil, 1978.
- GRAFMEYER, Yves et Isaac Joseph, *l'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Ed. du Champ Urbain, 1979.
- HALBWACHS, Maurice, *Morphologie Sociale*, Paris, Armand Colin, 1970.
- HAWLEY, Amos H., *Human Ecology, A Theory of Community Structure*, New York, The Ronald Press Co., 1950.
- LALONDE, Brice et Dominique SIMONNET, *Quand vous voudrez*, Paris, Pauvert, 1977.
- LEBRETON, Philippe, *l'Ex-croissance, les chemins de l'écologisme*, Paris, Denoël, 1978.
- LEBRETON, Philippe, *l'Éco-logique*, Paris, Interéditions, 1978.
- LEOPOLD, Aldo, *A Sand Country Almanach*, New York, Ballantine Books, 1949.
- LLEWELYN, E. et A. HAWTHORN, « L'écologie humaine », dans G. Gurvitch, *la Sociologie au xx^e siècle*, Paris, P.U.F., 1947, t. I., pp. 477-510.
- MCKENZIE, Roderick, *On Human Ecology, Selected Writings*, Chicago, University of Chicago Press, 1968.
- MORRISON, Denton E., « The Environmental Movement : Conflict Dynamics », *Journal of Voluntary Action Research*, 2, 1973, pp. 74-85.
- MOSCOVICI, Serge, *la Société contre nature*, Paris, Union générale d'éditions, 1972.
- MOSCOVICI, Serge, *Hommes domestiques et hommes sauvages*, Paris, Union générale d'éditions, 1974.
- MURKERJEE, R., *Social Ecology*, London, Longmans, Green, 1945.
- NELKIN, Dorothy et Michael POLLACK, *the Atom Besieged : Extra Parliamentary Dissent in France and Germany*, Cambridge, Mass., M.I.T. Press, 1980.
- ODUM, Howard T., *Environment, Power and Society*, New York, Wiley-Interscience, 1971.
- ODUM, Howard T. et Elisabeth C. ODUM, *Energy Basis for Man and Nature*, New York, McGraw-Hill, 1976.
- ODUM, Eugene P., *Écologie*, Paris, Doin, 1976.
- QUINN, J.A., *Human Ecology*, New York, Prentice-Hall, 1950.
- RIDGEWAY, James, *The Politics of Ecology*, New York, E.P. Dutton, 1971.
- SAMUEL, Pierre, *Écologie : détente ou cycle infernal*, Paris, Union générale d'éditions, 1973.
- SAMUEL, Pierre et al., *l'Homme et son environnement*, Paris, CEPL, 1976.
- SAMUEL, Pierre, *le Nucléaire en questions — Entretien avec Claude-Marie Vadrot*, Paris, Éditions Entente, 1977.
- SCHNORE, L., « Social Morphology and Human Ecology », *American Journal of Sociology*, 63, 1958 pp. 620-634.
- SEARS, Paul, *Where Life Is. An Introduction to Ecology*, New York, Dell, 1962.
- SHEPARD, Paul et Daniel MCKINLEY, *The Subversive Science : Essays Toward an Ecology of Man*, Boston, Houghton Mifflin, 1969.

SIMONNET, Dominique, *l'Écologisme*, Paris, P.U.F. «Que sais-je». 1979.

THEODORSON, George A., (édit.), *Studies in Human Ecology*, New York, Harper and Row, 1961.

WARD, Barbara et René DUBOS, *Nous n'avons qu'une terre*, Paris, Denoël, 1972.

WEISBERG, Barry (édit.), *Ecocide in Indochina: The Ecology of War*, San Francisco, Canfield Press, 1970.

WEISBERG, Barry, *Beyond Repair, The Ecology of Capitalism*, Boston, Beacon Press, 1971.

WITTMAN, Jr., James S. (édit.), *Selected Articles in Social Ecology*, New York, MSS Information Corporation, 1973.